

La Sentinelle de Thibodaux.

JOURNAL DU 9^{ME} DISTRICT SENATORIAL.

JOURNAL OFFICIEL DE LA PAROISSE LAFOURCHE ET GARDIEN DES INTERETS DE LA VILLE.

VOL. 30

THIBODAUX, LNE, SAMEDI, 22 JUIN 1895.

No 47

No. 6 FEUILLETON.

TANTE ANNE

PAR MRS. W. K. CLIFFORD.

Traduit de l'anglais par Léon Boche

IV

— Suite —

Les autres invités entraient. Ethel Dunlop, un peu timide, comme si elle se rendait compte qu'elle était mieux à sa place dans les bals que dans les dîners, mais néanmoins enchantée d'avoir été engagée à celui-ci, et enfin M. Fisher.

Alfred Wimple se tint un peu à l'écart, jusqu'à ce que Walter s'approchât de lui.

—Fisher, voici un vieil ami à moi que je voudrais vous présenter.

Il y eut quelque chose d'irritant, une sorte d'humilité railleuse dans la manière dont Wimple salua, en disant avec un petit avalement de salive, qui était une de ses particularités :

—Walter me comble toujours, et il me fait aujourd'hui grand honneur.

M. Fisher le regarda un instant, puis se tourna vers Ethel Dunlop, très occupée à boutonner ses gants.

—Les boutons ne sont jamais bien cousus, dit-elle, sans lever les yeux sur lui.

Les autres pouvaient le traiter avec déférence en tant qu'éditeur. Pour elle, ce n'était qu'un homme quelconque.

—Mais vous, au moins, vous avez la ressource de les recoudre. Mon sexe n'est pas si accompli.

Elle semblait penser à quelque chose d'autre, et ne répondit pas. Une expression d'étonnement se répandit sur le visage de M. Fisher, comme si une jeune fille était un problème qu'il ne se chargeait pas de résoudre.

C'était un homme excentrique, grand et pâle, avec une masse de cheveux blonds, rejetés en arrière du front, et des yeux bleus, très doux ; mais sa bouche avait quelque chose de dur et de ferme, et sa mâchoire, carrée, donnait à son visage une grande expression de force. Il n'était plus un jeune homme ; mais il était difficile de croire qu'il avait jamais été plus jeune ou qu'il serait jamais plus vieux. Il semblait être né dans un âge moyen. La gauche de l'homme d'âge moyen, qui n'est pas accoutumé au commerce des femmes, le saisit, comme il se tenait près d'Ethel, et son embarras augmenta d'autant plus qu'il ne trouvait rien à lui dire.

Ce fut un soulagement pour chacun quand on annonça le dîner.

Tante Anne se tourna vers Walter, comme il s'approchait d'elle, avec une légère inclination de tête et un sourire de dignité heureuse.

—Je crois rêver en me trouvant ici avec vous, marchant ainsi appuyée à votre bras, chers enfants ! murmura-t-elle, comme ils descendaient l'escalier.

Quand, plus tard, elle se souvenait de cette soirée, Florence se disait que tante Anne avait été l'héroïne du dîner. Elle avait pris le dé de la conversation, tous attendant qu'elle parlât, et personne n'osant se livrer à une conversation particulière avec son voisin.

Elle fut si brillante, si pleine d'humeur, et trouva tant de choses à dire qu'elle emporta tout devant elle. Ethel Dunlop, jeune et jolie, était vécue ; d'ordinaire, M. Fisher s'occupait d'elle ; ce soir-là, il ne causa

qu'avec Mrs Baines, et cet horrible Wimple, comme l'appela Florence, qui était toujours si attentif à ses moindres paroles, ne quitta pas la vieille dame en face de lui. Si elle n'eût été l'amphitryonne, elle se serait sentie négligée. Il était vraiment curieux de voir comment tante Anne flirtait avec chacun.

—Mrs Baines m'a ouvert des horizons nouveaux, dit M. Fisher à Florence, avec un soupçon d'amusement dans la voix ; si j'avais pu seulement me douter de tout ce qu'elle m'a appris aujourd'hui, j'aurais certainement découvert le merle blanc. J'aurais dû vous rencontrer, il y a longtemps, Mistress Baines, ajouta-t-il, en se tournant vers elle.

—Je le crois, répondit-elle, d'un air amable. C'est un tel plaisir pour moi de me trouver avec le cher Walter et les amis de Florence, ajouta-t-elle, en parcourant la table d'un regard.

Et adressant sur ces derniers mots à M. Wimple un étrange coup d'œil, qui le mit mal à l'aise :

—C'est un privilège que j'ai attendu pendant des années, mais dont m'avait privée jusqu'à aujourd'hui mon séjour prolongé en province. Maintenant que j'habite Londres, j'espère les rencontrer tous, et chacun à leur tour.

Alors, baissant la voix, et s'adressant à l'éditeur :

—J'ai beaucoup entendu parler de vous, Monsieur Fisher, et vous ne devez pas vous en étonner, car, avec une réputation comme la vôtre, on est connu de tout le monde.

—Oh ! vous êtes mille fois trop aimable, chère Madame, et je suis confus de vos éloges. Ma réputation est des plus modestes. Je n'en suis pas moins heureux de me trouver, ce soir, en votre société. J'aurais dû assister aujourd'hui à un repas de corps dans la Cité, et je me congratulerais toujours d'avoir tant gagné au change.

—J'aimerais tant assister à un de ces repas de corps dans la Cité, dit tristement Mrs Baines.

—Ah ! si je pouvais vous faire profiter de mes invitations. J'en regois trop, je le crains.

—Je suppose que vous en avez reçu pas mal aussi, Monsieur Wimple, demanda tante Anne, désireuse de n'exclure personne de sa petite cour.

—Une fois seulement, j'ai le regret de le dire, Mistres Baines, répondit solennellement M. Wimple, il y a quatre ans, j'ai assisté au seul repas de corps auquel j'aie jamais été invité.

—Oh ! alors, c'était dans l'année de maire de sir William Ramage.

—Le connaissez-vous, Mistress Baines, ou tenez-vous note des lords-maires ? demanda M. Fisher.

—Je le connais depuis des années et des années,—je crains de vous effrayer, vous êtes tous si jeunes !—si je vous dis depuis combien d'années, répondit-elle. M. Fisher qui avait passé quarante ans pensa que c'était vraiment une charmante vieille.

—C'est un grand ami de mon oncle et l'un de ses plus vieux clients, dit M. Wimple, fixant de nouveau sur Mrs Baines un regard étrange, tandis qu'Ethel Dunlop remarquait que cet horrible M. Wimple faisait de l'œil à la vieille dame comme il le faisait à tout le monde.

—Et êtes-vous aussi en termes intimes avec lui ? demanda Mrs Baines.

—Non. Je l'ai seulement rencontré chez mon oncle. Il est très

riche, et les gens riches ne sont pas beaucoup mes compagnons. Les littérateurs, les écrivains percés aux coudes sont ma société ordinaire, continua M. Wimple se souvenant qu'il était possible que M. Fisher l'employât et qu'il ferait bien d'essayer d'apitoyer le grand homme. Je ne me suis jamais trouvé jusqu'à ce soir avec des illustres membres de cette profession, excepté avec notre ami Walter, cela va sans dire...

M. Fisher eut l'air légèrement dégoûté et se tournant vers Ethel Dunlop :

—Vous êtes-vous beaucoup occupée de musique ces derniers temps ?

—Comme ci, comme ça. Nous avons été au concert pour lequel vous avez bien voulu nous envoyer des billets.

—Et avez-vous eu un compagnon aimable ?

—Oh ! oui, merci. J'y ai été avec mon cousin Georges Dighton.

—Est-ce le joli garçon avec qui je vous ai vue une fois ? Un tout jeune homme ?

—Jeune homme ! fit en riant Ethel : il a vingt-trois ans.

—La pleine maturité ! s'écria M. Fisher riant aussi. Et vous accompagnez-vous souvent au concert ?

—Quelquefois.

—Il est bien heureux d'avoir ce privilège et le loisir d'en jouir dit gravement l'éditeur.

Ses manières étaient toujours réservées, quelquefois solennelles. De temps à autre, chose étrange, elles rappelaient celles de tante Anne, quoiqu'il fût plus jeune d'une génération et n'eût pas sa facilité pour les longues phrases.

—Vous semblez ne jamais avoir le temps d'aller aux concerts, dit gaiement Ethel. C'est bien triste et bien malheureux !

—Pas souvent, en effet. Peut-être quelque jour, si vous me le permettez, je vous y accompagnerai. Seulement, je ne suis pas un cousin et j'ai passé l'âge d'or de M. Dighton.

—Nous verrons, nous verrons, fit-elle en riant de plus belle. Mais les parents seuls sont capables d'affronter la responsabilité de sortir avec moi. Peut-être Mrs Hibbert consentirait-elle.

A ce moment, ils entendirent Mrs Baines dire :

—Ah ! certes, Monsieur Wimple, j'ai de bonnes raisons pour connaître sir William Ramage. C'est mon cousin germain, quoiqu'il y eût des années et des années que je ne l'avais vu lorsqu'il y a quelques mois, je vins résider à Londres.

La bouche de la vieille dame se contracta nerveusement. Sa voix avait repris son ton triste de la semaine précédente. Mrs Hibbert se dit qu'elle pensait à son appel inutile à son riche parent et au vin de Porto, qui avait toujours été contraire à sa digestion.

—Votre cousin ! dit M. Wimple, en fixant un long regard sur Mrs Baines, mais c'est très intéressant !

—Les cousins semblent abonder dans la conversation, ce soir, dit Miss Dunlop à M. Fisher. Ce doit être terrible d'être la cousine d'un lord-maire !

—C'est comme une parenté avec Gog et Magog.

—Bien pis !

Mais Mrs Hibbert fit signe à tante Anne. Il était temps de passer au salon. Mrs Baines se leva, et se dirigea vers la porte avec une majesté tout à fait courageuse, étant donné sa petite taille et sa maigreur. Ethel Dunlop s'effaça pour la laisser passer,

la regardant avec admiration ; mais la vieille dame lui lança de son œil gauche un coup d'œil rapide, d'un air de dédaigneuse condescendance.

A moins que tante Anne ne vous prit en amitié, ou n'eût l'intention de vous être agréable, elle était toujours dédaigneuse. Ses manières envers les jeunes filles étaient quelques fois brusques, et envers les domestiques, généralement irritantes. Elle avait pris en antipathie Ethel Dunlop, qu'elle considérait comme peu modeste et hardie. Elle ne trouvait pas convenable sa toilette. Elle n'aurait pas son genre de coiffure. Tout cela l'avait décidée à rabrouer Miss Dunlop, qui ne le méritait certes pas, car c'était une gentille orpheline de vingt et un ans, très désireuse de bien se conduire, tout en jouissant de son mieux de la vie.

La vieille dame s'assit de nouveau sur le canapé jaune du salon, le même sur lequel, quinze jours auparavant, elle avait pris place pour raconter ses malheurs. Mais il était difficile de reconnaître en elle la même personne. Sa robe traînait à terre autour d'elle, ses gants étaient mis et soigneusement boutonnés ; elle ouvrait et refermait un petit éventail en plumes noires, parcourant le salon des yeux d'un air protecteur, et refusant presque sévèrement les offres de café et de chocolat avec un : Non, merci, qui semblait aux domestiques une véritable rebuffade d'une demande incongrue.

Mrs Hibbert et Ethel se disaient qu'elle était, en vérité, maîtresse de la situation.

—Vous êtes musicienne, je pense, Miss Dunlop ? dit-elle, froidement.

—J'aime beaucoup la musique, mais ne puis chanter ou jouer que bien médiocrement, répondit Ethel, avec modestie.

—J'espère que nous vous entendons tout à l'heure, dit solennellement Mrs Baines.

Et alors, trouvant sans doute qu'elle s'était assez occupée de Miss Dunlop, elle se tourna vers sa nièce.

—Ma chère Florence, je trouve M. Wimple charmant. Il a un des regards les plus expressifs que j'aie jamais vus.

—Oh ! Mistress Baines, vraiment ! s'écria Ethel.

—Mais certainement.

Et Mrs Baines lui tourna le dos.

—Florence, n'êtes-vous pas de mon avis ?

—Eh bien ! tante Anne, je ne sais vraiment ; je...

Heureusement, l'entrée de Walter, de Wimple et de Fisher mit fin à cette discussion. La conversation tomba peu à peu, et le silence menaçait de devenir gênant. Florence se sentit mal à l'aise.

—N'allons-nous pas faire un peu de musique ? demanda Walter.

A cette époque, la musique après dîner,—à moins qu'elle ne fût de premier ordre,—était généralement l'annonce de la détresse, un signe que l'ennui était imminent. Florence le savait, et regardant Ethel, elle essaya d'y remédier, en la priant de chanter.

—Ethel chante délicieusement l'allemand, tante Anne, dit-elle. Je crois que vous aurez plaisir à l'entendre.

—J'aurai toujours plaisir à entendre n'importe lequel de vos amis, répondit la vieille dame.

Mais Miss Dunlop prétextait un enrrouement, et ne bougea pas.

M. Wimple s'avança.

—Je suis sûr que Mrs Baines joue du piano, dit-il, en se plaçant devant elle.

—Ah ! ces temps-là ne sont plus, fit-elle.

—Oh ! non, tante Anne ! s'écria Walter, nous n'aimons pas cette excuse.

Elle se leva immédiatement.

—Je ne me fais jamais prier, Walter, dit-elle, fièrement. Si c'est votre désir de m'entendre, si cela doit vous faire plaisir, je vais me mettre au piano, quoiqu'il y ait bien longtemps que je n'aie joué.

Elle s'assit, tira son mouchoir,—non pas un de ceux bordés de noir, que Florence lui avait envoyés la semaine précédente, mais un mouchoir riche, de fine batiste, bordé de dentelle,—le tint un instant sur son front ; puis, tout à coup, avec une vigueur étrangement vibrante qui effraya presque les auditeurs, commença à jouer : *Souvent dans la nuit sombre*.

Seulement, ce feu ne dura qu'un instant ; ses doigts faiblirent ; elle manqua des notes, et secoua rêveusement la tête.

—J'ai oublié... j'ai oublié, murmura-t-elle, comme si elle se parlait à elle-même.

Mais, se remettant, elle regarda autour d'elle, et s'excusa :

—Il y a si longtemps, dit-elle, j'ai oublié !

Alors, elle commença doucement quelques variations sur : *Je connais une plage*, et les joua jusqu'au bout.

Quand elle eut fini, elle se leva, et avec un petit salut au piano à l'ancienne mode, se tourna vers Florence, en disant d'un ton de dignité vraiment curieuse :

—Je vous remercie, ma chère, vous et vos amis, d'avoir bien voulu m'écouter.

Et elle retourna lentement à sa place.

M. Wimple était près du canapé. Il se pencha vers elle, et lui dit, comme s'il constatait un fait scientifique :

—Vous nous avez fait grand plaisir.

Mrs Baines écouta gravement ces paroles. Elle sembla pendant un moment les retourner dans son esprit avant de lever les yeux.

—Je suis sûr que vous êtes musicienne, Monsieur Wimple, dit-elle. Je le vois à votre visage.

—Tante Anne, fit Walter, en s'approchant, me permettez-vous d'ouvrir la fenêtre ? Cela ne vous gênerait-il pas ?

—Non, mon chéri, j'en serais heureuse.

M. Wimple poussa un long soupir.

—Quel heureux garçon !.. Vous l'aimez beaucoup ?

—Oh ! oui, comme s'il était mon fils.

Et elle sourit à Walter qui causait gaiement avec Ethel Dunlop, tandis que sa femme semblait engagée dans une conversation sérieuse avec M. Fisher.

Elle promena ses yeux tout autour du salon, puis son regard se fixa sur la fenêtre ouverte.

—Ma voiture doit m'attendre, dit-elle, comme se parlant à elle-même.

—Je vais vous le dire.

M. Wimple sortit sur le balcon.

—Quelle charmante nuit, Mistres Baines, dit-il du seul de la porte-fenêtre.

Il la fascinait de son regard étrange. Sans un mot elle se leva et le rejoignit.

—Tante Anne, s'écria Florence, vous attraperez du mal. N'allez pas à l'air. Cher Walter, allez donc chercher mon grand châle blanc pour tante Anne.

Suite à la page suivante